

pour son maître s'unit si tendrement à la plainte amoureuse ; et, rien que pour les avoir inspirés, comme aussi pour avoir été lui-même le poète favori de ce milieu dont je ne puis vous donner qu'une idée bien insuffisante, je me doute, Messieurs, que mon poète vous apparaît déjà sous un jour moins fâcheux.

Je ne vous parlerai pas de ses premières œuvres. Marot avait mis les *Blasons* à la mode : c'était, vous le savez, un genre de vers descriptifs et allégoriques où l'ingéniosité du poète s'épuisait à détailler les qualités d'un objet, — et notamment celles d'une partie du corps, ou d'une pièce du costume féminin. Maurice Scève a donc fait le *Blason du Sourcil*, celui du *Front* et celui de la *Gorge* (2). Mais sans doute il s'est lassé promptement de ce jeu, qui sentait trop son moyen âge, et puis dont la licence, — qui ne tarde pas à en devenir comme inséparable, — ne pouvait longtemps s'accorder avec l'idée plus chaste, plus secrète et plus sainte qu'il se faisait de la beauté. Sous le titre mythologique d'*Arion*, nous avons encore de lui, sur « le trépas de François, dauphin de Viennois, fils aîné du roi François 1<sup>er</sup>, mort à Tournon le 10 août 1536 », une églogue dans le goût des *Complaintes* ou des *Déplorations funèbres* de Marot et de Lemaire des Belges. Poésie de circonstance, poésie d'occasion ! Passons rapidement sur le reste... Malgré l'exemple de l'Italie, le lyrisme français ne se rendait pas compte encore qu'il lui fallait chercher le principe de son inspiration dans l'âme du poète ; et, au fait, il ne l'a compris pour la première fois que du jour où Maurice Scève, quittant la trace de

---

(2) On trouvera ces *Blasons* et beaucoup d'autres, dans l'édition de Marot donnée par Lenglet-Dufresnoy, t. III, La Haye, 1731.